

TROP BÊTE !

L'homme et sa nature

Trop bête !

L'homme et sa nature

Cette exposition a été réalisée sur l'invitation
de l'association les Artistes Nomades.

Saison d'automne 2019
des 4 saisons de l'art
du 29 septembre au 19 octobre
au château d'Aubais.

Commissaire artistique

Pierrette Gaudiat

Artistes

Colin G., David Gomez,
Estelle Lacombe, Isabelle Poussier,
Julie-Anne Barbe, Maurin Soloshow,
Pierrette Gaudiat, Won Jy.

Contacts

Colin G. coling@gmx.fr, **D. Gomez** avidezdgom@hotmail.fr,
E. Benq artelineha@gmail.com, **Maurin** two.maurinetlaspesa@gmail.com,
P. Gaudiat pierrette.gaudiat@gmail.com, **J-A. Barbe** juliannebarbe@free.fr,
E. Lacombe estelle.lacombe@gmail.com, **Won Jy** wonjungyun@naver.com,
I. Poussier isabellepoussier@gmail.com

Légendes

Page 6 : Maurin Soloshow, *Illusion agricole*, 2019 - Installation, bidon, produit agricole, bois. / Isabelle Poussier, *Instincts libres*, série 2019. Collage 50×70 cm.

Page 9 : Julie-Anne Barbe, *L'Ermite*, 2019. Installation. /
Pierrette Gaudiat, *Autre nature*, 2019. Dessin feutre à l'eau sur verre 70×100 cm.

Page 15 : David Gomez, sans titre, 2015-2019. Tissage, sacs plastique et cordes. Dimension variable. / *Maurin Soloshow*, Instant Karma. Installation, buffet, piège, taxidermie, céramique, peinture, bitume.

Page 19 : David Gomez, sans titre, 2015-2019.
Installation, peluche, tissage, sacs plastique et cordes.

Page 38 : Pierrette Gaudiat, *Hybride*, 2019.
Sérigraphie sur bâches publicitaires 70×240 cm.

300 exemplaires
octobre 2019

Avant-propos

L'invitation des Artistes Nomades m'a donné la possibilité de poursuivre une réflexion engagée sur la relation de l'homme à la nature. À différents moments dans mon parcours, mes propositions plastiques ont emprunté des éléments à la nature, *Le mondial du martinet* en 2002, *Les oiseaux* en 2001, 2003, 2012. Mais jusque-là, le sujet principal était l'individu. Je cherchais à mettre en évidence cette relation étrange entre la réalité du corps et la virtualité humaine ; toujours intriguée par ce qui fait de nous des êtres conscients.

En 2018, c'est pour répondre à une commande que j'ai entrepris un travail plus spécifique sur l'homme comme être vivant au même titre que les animaux et les plantes. Je mettais en place en juillet 2018, une première exposition *Zoanthrofaunoflobioentomocénologomisme* à la galerie Étant Donné qui présentait déjà les propositions de certains des artistes de l'exposition *Trop bête !*

Les publications scientifiques qui témoignent de notre patrimoine génétique commun¹ avec l'ensemble du vivant ont nourri une partie de mes recherches graphiques et alimenté une réflexion partagée avec certains des artistes présents.

Conscients d'un corps ou d'un monde en changement, ces artistes témoignent de la relation qu'ils entretiennent avec leur environnement, leur corps, ou l'autre. Témoignages sur ce monde dans lequel ils vivent, qui les a construits - cette époque dans laquelle ils ont été instruits et éduqués.

Dans l'histoire de l'humanité chaque civilisation nouvelle se bâtit dans l'affrontement avec la précédente. Depuis presque vingt ans, les transhumanistes annoncent l'avènement d'un homme nouveau délivré des souffrances physiques et mentales. Un homme réparé, augmenté grâce aux sciences et aux nouvelles technologies. Pourtant, plus près de nous et de manière récurrente, la science interroge l'animal au-dedans de chaque homme, et inversement. On dissèque le « cerveau » de drosophiles² pour comprendre le fonctionnement du cerveau humain, ou on cultive des organes humains dans des embryons de porc³. Il semble bien que l'homme cherche chez les espèces apparentées des solutions pour lui permettre de vivre mieux et plus longtemps.

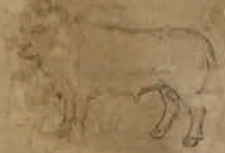
Cette brochure me semblait importante à plusieurs titres. Il convenait de rendre compte des textes écrits en amont, résultats de réflexions des artistes ou partagées avec eux et par ailleurs, il s'agissait que ceux-ci bénéficient d'un support qui fasse connaître leur travail, leur engagement au-delà du temps défini de l'exposition.

Pierrette Gaudiat

¹ Article 8/03/2015 : « Une centaine de nos gènes proviendrait d'autres organismes vivants » - www.sciencesetavenir.fr

² Article 26/06/2016 : « Les mouches sont-elles des hommes comme les autres ? » www.nouvelobs.com

³ Article 31/07/2019 : « Au Japon, des organes humains pourront être cultivés dans des embryons animaux » - www.sciencesetavenir.fr



Du côté bête...

Eléonore Benq

Être bête est une tentation artistique assez compréhensible en ce sens qu'elle propose une utilisation différente du cerveau humain. Elle prend en compte un besoin d'être relié à une intériorité instinctuelle, et donc de ce fait, moins soumise aux dictats sociaux, moins déterminée d'avance, moins policée enfin.

C'est une invitation à abandonner la course au plus malin, au plus intelligent, au meilleur théoricien, aux références déferentes, etc., qui donne l'espoir d'un espace élargi, d'une liberté et surtout d'une détente face à la création artistique.

Trop bête induit de plus un genre de découragement qui soulage du poids de la responsabilité et de l'effort qui nous attend si l'on veut se transformer.

L'homme est un animal, dit-on mais ce n'est pas une bête !

Bien sûr que nous sommes les proches cousins des animaux, mais nous utilisons le terme « bête » quand un comportement humain devient sauvage ou bestial. Le fond animal n'est-il pas le lieu de l'instinct de survie, de nos cerveaux cellulaires ou archaïques, ceux de nos ancêtres bactéries ou ensuite le reptilien, pure conscience animale, qui nous donne à voir le monde sous l'angle du prédateur ou de la proie. Il est pulsionnel, sans filtre, viscéral, primitif, et ne dispose pas de mécanismes de contrôle pour gérer appétit, peur et colère.

N'imaginons pas que la forme plus évoluée du cerveau humain, le cortex, ne contient plus rien du cerveau reptilien : l'instinct de survie et la volonté de domination sont toujours présents en chacun d'entre nous, ainsi que la pensée de notre supériorité sur toute « nature » dont bien sûr la gent animale.

Nos empathies passagères et à degrés variables devant la souffrance animale -et nos réflexions concernant une écologie de l'élevage par exemple- ne contribuent pas à une évolution rapide de nos pratiques vis-à-vis des animaux.

Certains prétendent que nous évoluerons quand dans nos cerveaux sera développée une zone de spiritualisation où seront asséchées et taries toutes les poussées relatives aux instincts, désirs, jugements, attachements... Une position cérébrale révélant une sorte de « sainteté » vide de pulsions et d'agressivité, mais remplie d'amour absolu. En attendant ce stade d'évolution où la conscience sera vidée de sa partie reptilienne, nous sommes bien obligés d'accueillir notre part animale.

Est-ce que les bêtes s'occupent de la nature ? Non, elles sont la nature ! Et elles ne sont jamais trop bêtes...

C'est bien l'être humain la première espèce animale à avoir brisé le fragile équilibre en place sur notre planète, et pour réparer cela, il faudrait qu'il change de perspective et ne considère plus sa nature comme extérieure à sa vie, une sorte de réservoir de ressources à son service et au mieux un décor pour les moments doux du film.

Et si on employait le mot « biosphère » à la place du mot « nature » ?

Timothy Morton, philosophe, nous parle : « Vous voulez sauver les dauphins. Qu'est-ce qui est le plus efficace ? De dire qu'il faut sauver les dauphins parce qu'ils n'ont rien à voir avec les humains, qu'ils sont les habitants du royaume enchanté de la nature ? Ou d'affirmer que les dauphins et les hommes ont des ancêtres communs dans l'arbre de l'évolution et qu'ils devraient donc être pensés comme interdépendants, pris dans un même maillage et par là même solidaires ? »

*www.philomag.com/les-idees/entretiens/timothy-morton-nous-ne-sommes-pas-a-la-fin-des-temps-mais-au-commencement-36781?page=0%2C1



Isabelle Poussier

Les artistes donnent à voir «la réalité fragment par fragment, sans idée préconçue, ni volonté globalisante. [...] et ils maintiennent ainsi la porte ouverte à l'immense virtualité des interprétations possibles¹» affirme Restany. Les œuvres présentées au château d'Aubais peuvent être associées à cette remarque. Il s'agit souvent d'arracher un élément à la vie première de l'objet, de l'associer à d'autres avec lesquels il n'a rationnellement rien à voir et de leur conférer ainsi une seconde vie, de tisser des liens de pensée aussi. Les diversités s'organisent par des parentés secrètes, des détails et des formes ainsi que le désir d'arrangement. Les installations ou assemblages sont dans un temps en suspens, un temps arrêté qui leur donne un caractère énigmatique ou humoristique, grave parfois.

Hybrides contemporains

La Societas Raffaello Sanzio, avec son théâtre iconoclaste et extrémiste, questionne les mutations du corps humain sur le point de se métamorphoser en animal. «Le remplacement d'organes humains par des substituts prélevés sur des porcs ou des agneaux nouveau-nés crée des hybrides qui s'apparentent à ceux des *Métamorphoses* d'Ovide. Cet accouplement de la bête et de l'homme n'est pas neuf, toutes les mythologies en foisonnent. Simplement les performers actuels s'y réfèrent de plus en plus fréquemment, comme pour lutter contre le reflux de ce type de corporéité, remplacé au profit d'un corps de consommation de masse, c'est-à-dire consommable par la production en chaîne ou par le spectacle marchand type *Loft Story*²» dit Ciret au sujet du spectacle de la Societas en 2001 au Festival d'Automne. Un théâtre où les états du corps sont confrontés à la matière, au corps de l'animal et à la machine, sans doute un moyen de soigner l'humain de cette cruauté inhérente à l'homme, de faire accepter l'autre, le différent. C'est un théâtre entre mythe et plasticité infernale. Ce serait ce que nous cherchons, d'une façon singulière, dans le questionnement sur l'animal,

«trop bête» serait l'homme. Le metteur en scène Roméo Castellucci considère les corps des acteurs auxquels il *manque* des parties, comme des réponses aux exigences de la dramaturgie et leur ajoute des éléments de l'animal pour faire apparaître un troisième corps, sorte d'homme mutant qui doit cohabiter avec des machines et des animaux dans une trinité mécanique, humaine et animale.

On pense aussi au *Cremaster* cycle de Matthew Barney (1994 à 2002), qu'il s'agisse de *Loughton Candidate* du *Cremaster 4* avec ses quatre cornes naissantes, ou du géant du 5^e film. L'artiste se métamorphose aussi dans *Cremaster 3*, tout en faisant appel à une jeune mannequin sans jambes qui incarne une sorte de déesse d'un autre âge, habitant le Guggenheim Museum de New York. Aimee Mullins, femme aux longues prothèses de verre, devient un hybride femme-félin pour l'occasion. Il s'agit de créer une anatomie évolutive. D'ailleurs l'artiste déclarait «qu'on pouvait considérer que ses personnages appartenaient à un nouveau genre libre³» et il ajoutait : «Ils peuvent se voir comme des êtres hybrides. Des mutants faits de matières minérales, végétales et animales. Ces créatures ont suffisamment d'humanité pour être porteurs d'une histoire et devenir les héros d'un film... des personnages d'un genre nouveau à la fois humain et objet.⁴»

Étrange métaphore de notre monde et de l'humain mutilé, transformé, auquel il manque toujours des parties pour affronter les agressions des éléments venus de l'extérieur, la violence banalisée. Certains sont prêts à n'importe quelle greffe physique ou mentale pour supporter le réel et le temps, au risque d'un monde sans différence, variante du clonage. De Méredieu parle de succédané de l'être humain : «[...] l'univers animal constitue un terrain d'exploitation privilégié, une façon de retrouver nos origines⁵», elle cite aussi les hybrides mi-humains mi-animaux des Surréalistes, et fait l'inventaire de cette présence animale dans les œuvres d'art.

Trop bête ?

En 1974 avec *Coyote*, l'artiste écologiste Joseph Beuys est resté plusieurs jours enfermé dans une pièce avec un coyote. «L'homme doit avoir conscience que tout tient ensemble : la plante, l'animal, la terre et que les éléments sont, pratiquement, les organes-mêmes de l'homme⁶» disait-il. Il prétendait, avec ce rituel païen, pouvoir symboliquement réconcilier l'homme avec la nature. De plus, il a prouvé que le coyote n'a pas de cruauté, puisqu'il lui a laissé la vie ! Les exemples sont nombreux, les artistes usent beaucoup de l'animal, inquiétant car proche de l'humain et incompris de lui.

Mais que questionnons-nous vraiment chez les animaux ? Nous sommes contraints de constater que, par leurs attitudes et mimiques, certains sont nos *cousins*. Depuis la préhistoire, ils remplissent nos estomacs, ils portent nos fardeaux, ils incarnent nos angoisses et nos désespoirs. Nous commençons à peine à les connaître. Il y a évidemment une intelligence animale, mais il faudrait sans doute repenser la place de l'homme dans le vivant et se demander s'il existe une solution de continuité équitable entre l'homme et l'animal, car nous ignorons presque tout de lui et nous sommes responsables de la disparition de nombreuses espèces. Pour vraiment les observer, il faudrait se décentrer de l'homme, de notre anthropomorphisme, et c'est le plus difficile. Aveuglé par la peur, la haine, l'admiration, l'homme observe depuis *là où il est*, soumis à ses affects, à *l'impression* que les animaux lui font.

Il est commun d'entendre dire que ce qui différencie l'homme de l'animal, c'est l'histoire, sous-entendu la mémoire. Il faudrait plutôt dire *le récit de la mémoire*, sa représentation, car l'animal possède une mémoire sans récit, en tout cas sous la forme de récit que nous connaissons, celui des mots et de l'échange verbal. Seul l'homme fabriquerait l'histoire, l'inventerait peut-être, mais les observations, les manipulations en laboratoire, les expérimentations en milieu naturel, ont prouvé que l'animal a une mémoire, qu'il peut apprendre. Certains reconnaissent les visages et c'est la première représentation. Encore une fois, c'est l'homme qui a modifié l'animal à son profit.

La différence serait donc plus fine, comme le suggère Caillois : « Il faut admettre une différence décisive, laquelle d'ailleurs n'a rien d'obscur ni de douteux. Elle est reconnue depuis longtemps : le monde des insectes (objet de son étude) est celui des instincts, celui des conduites mécaniques et inévitables ; le monde des hommes, celui de l'imagination et, par conséquent, celui de la liberté, c'est-à-dire un monde où l'individu a conquis le pouvoir de se refuser à obéir sur-le-champ et aveuglément à la suggestion organique.⁷ ». La vraie différence serait que l'homme aurait acquis la liberté grâce à son pouvoir d'imagination, à sa possibilité d'action et de création, alors que l'animal resterait soumis à ses instincts. L'autre versant de cette liberté serait la cruauté. Nous ignorons encore le genre d'intelligence de l'animal, mais nous nous accordons à chercher une limite sécurisante pour l'homme, il y a aussi là, un enjeu idéologique de la supériorité humaine, semble-t-il. Une autre différence pourrait, par suite, être dans l'érotisation, car érotiser c'est sans doute éprouver une émotion essentiellement provoquée par une représentation, une image, il en va de même pour l'art d'ailleurs. Pour l'animal, il pourrait s'agir d'habiter un monde *imperçu* comme tel. Les animaux de ferme ou domestiques sont des animaux *dénaturés* par l'homme lui-même, nous l'avons dit, ils ne sont plus le reflet de l'animalité, ils ne nous enseignent que peu de choses et leurs réactions ne sont plus celles de leur nature. L'homme est, par aptitude, par son accès à l'éducation et à la culture, le seul animal à pouvoir s'arracher à la nature et il le fait par le langage, par le concept. En revanche, aucun enfant ne parle le jour de sa naissance, sauf Pantagruel qui réclame *du bon vin* !

Imagination, liberté individuelle, mémoire, cruauté, érotisation, la divergence entre l'homme et l'animal serait la possibilité d'inventer, de créer une forme qui n'existe pas encore, pour elle-même seulement, pour donner du sens, en fait la possibilité d'être artiste.

Parallèlement, artistes comme citoyens tentent de lutter contre cette dérive « anthropocénique ». Ardenne l'affirme :

«Un profond humanisme définit l'«éco-art». Indissociable d'une vision renouvelée de la vie, ce type de création soutient que les relations entre l'humain et son environnement, naturel notamment, doivent être repensées, en ce sens, une harmonie retrouvée, refondée⁸. » L'éco-artiste se situe entre esthétisation, dénonciation, voir activisme et souci d'une amélioration possible. Ardenne publie *Un art écologique. Création plasticienne et anthropocène*⁹ laissons-lui le mot de la fin : «Croît de la pollution, raréfaction des ressources, dérèglements météorologiques, réchauffement climatique - Le désordre écologique est en route, lourd de menaces pour la survie des espèces, dont la nôtre. Bien des créateurs, conscients de l'urgence d'une réplique «verte», s'engagent et instituent de nouvelles normes d'expression, d'essence écologique. Pour changer les mentalités, pour réparer, pour refonder l'alliance avec la Terre, jusqu'à nouvel ordre notre unique zone d'habitat possible. Car l'anthropocène est là [...] Adaptées aux exigences du développement durable, les œuvres plasticiennes éprises d'écologie adoptent des formes inusitées : travail dans et avec la nature, développement de laboratoires, pratique du recyclage et des interventions éphémères, création collaborative et poétique de la responsabilité... L'annonce d'un âge nouveau de l'art¹⁰. » Une perspective très engageante et déjà en germe dans cette exposition.

¹ RESTANY, P. (1985) Essai sur le *Nouveau Réalisme*, in *Mipulated reality: object and image in new french sculpture*. Gallery University of California, p. 131

² *Artpress* (2001), n°270, «Body sample ou les mutations du corps». p. 27

³ GIRAUD, C. in : deuxieme-temps.com/2017/12/16/dossier-matthew-barney-corps-hybride

⁴ espace-holbein.over-blog.org/article-matthew-barney-cremaster-3-76983179.html

^{5,6} MÉREDIEU (de), F. (1994) *Histoire matérielle et immatérielle de l'art moderne*. Bordas, coll. «Cultures», p. 277

⁷ CAILLOIS, R. (1960) *Méduse et Cie*. Gallimard, coll. «nrf», p. 28

⁸ www.news.uliege.be/cms/c_10727624/nl/un-art-ecologique

⁹ (2018) éditions Le Bord de l'eau

¹⁰ www.franceculture.fr/oeuvre/un-art-ecologique-creation-plasticienne-et-anthropocene



Du spirituel dans l'animal

Julie-Anne Barbe

Des salles obscures, des cavernes, des silhouettes d'animaux tracées au charbon ou à l'ocre, profilées, nous enjoignent à les suivre, à suivre leurs cavalcades, leurs ébats, leurs chasses.

L'homme, tout petit parfois, leur fait face, peut les mettre à mort. Quand il est représenté en puissance, il l'est avec des attributs animaux, comme le sorcier-cerf de la Grotte des Trois Frères (Ariège) ou l'homme-oiseau de Lascaux. Cela lui donne le pouvoir d'affronter les dimensions obscures qui le terrifient, le dépassent ; ces caractères animaux dans l'humain le sortent de sa condition, de sa routine de suiveur et ouvrent un passage dans la frontière des mondes. De campement en campement, l'homme des temps préhistoriques marche derrière les troupeaux d'herbivores sauvages, dans sa dépendance à l'animal, à sa viande, sa peau, ses os. Mais au-delà de ce strict rapport de besoin, et au-delà de l'effroi généré par les prédateurs, une admiration pour les créatures qu'il observe le pousse à les mettre en scène, à se remettre en scène parmi eux, à s'imaginer avec leurs atours, dans un corps qui comprendrait tous les liens et les secrets d'une force vitale qui relie les créatures entre elles et à leur environnement, mais aussi dans un autre monde impalpable, celui du lointain, de l'après (ou de l'avant) la vie, de l'ailleurs...

Dans le site archéologique turc de Göbekli Tepe, près de la frontière syrienne, des constructions sphériques datant du Mésolithique (avant la poterie ou l'élevage), contiennent des piliers gravés de représentations animales, soit emblèmes de tribus, soit entités protectrices, entre autres explications. Il apparaît donc qu'avant l'établissement de villages, il fut important de construire un lieu de rassemblement pour les hommes, muni d'imposants piliers où l'animal, ou le sens qu'on lui donne, est souverain.

Bois de cerf de Cernunnos, queue de scorpion, gueule ou corps de lion, d'oiseau, cornes, le dieu animal impressionne et de grandes civilisations prospères et établies, en Europe,

Orient, Asie, Amérique connaissent un panthéon au physique humain souvent mêlé d'autres créatures. Apaiser leur colère, réclamer leur protection exigeait le sang versé d'animaux élevés ou même d'êtres humains.

Les serpents d'Asclépios enroulés autour d'un bâton représentaient la médecine, la guérison, la sagesse voire la résurrection (grâce peut-être à un savant usage de son venin) chez les Grecs. Bien avant déjà pour les Sumériens, le Dieu Serpent appelé «seigneur de l'arbre fiable», enroulé dans un arbre, est un des dieux les plus puissants et sages. Dans ces deux exemples la figure du serpent montrait un autre visage que l'allégorie chrétienne du tentateur qui glisse de la Connaissance au Mal.

Grand serpent gardien des pouvoirs enfouis du monde, plus tard ton influence sera considérée comme le pire des discours à écouter, et les bons Saints en statue dans les églises s'échineront à te piétiner.

Les bêtes continueront toujours d'alimenter les mythes, les contes et traditions populaires où hybridées avec l'homme ou la femme, elles prennent des noms folkloriques et attirent de potentiels partenaires humains : vierges au cœur pur, marins à la dérive, pour un mariage exceptionnel et souvent perdu d'avance : Mélusine, Selkie, Blanche Rose et son ours, Belle et sa Bête...

Le deuxième grand schisme entre l'homme et la condition animale, après avoir décidé de bâtir autour des troupeaux enfermés, engraisés, disponibles, fut la rupture avec le cycle des saisons, la dépendance aux conditions climatiques. Quel rythme prendre alors ? Provende en flux permanent, l'hypermarché conditionne nos vies à consommer dans des paquets, dont les décorations et signes nous sont familiers grâce à la publicité, les mixtures qu'une surexploitation concocte.

Dissimulés, mais semblables dans leur violence impitoyable aux massacres de guerre enfouis dans nos souvenirs honteux et meurtris, les nouveaux charniers servent à produire plus : plus de lait, de viande, de graisse végétale, dans des emballages à jeter dont la masse nous menace, et nous traînons dans ces hangars-edens, cueillant, cherchant, mal à l'aise ou pressés, souvent perdus mais toujours analysés dans nos comportements de choix.

Mais même quand le désert gagne du terrain, le souffle d'un élan vital commence à gronder, et tous les scénarios fascinants des dystopies de plateforme, d'émotions par procuration, devant lesquelles nous passons nos heures oisives, ne peuvent avec leurs reflets, si subtils soient-ils, répondre à cet engagement fondamental dans l'être au monde, dont nous avons vraiment besoin. L'inconscience ne peut faire taire l'inconscient et l'artiste, le créateur, le passeur, celui qui crée les passerelles entre les connaissances et les ressentis, dont la spontanéité et le travail qui en découle espèrent entrouvrir un nouveau passage, assez grand du moins pour que le Chien Noir, fidèle image du psychopompe, compagnon messager des mondes crépusculaires, vienne à la rencontre de l'esprit du dormeur et que le dormeur s'autorise à lui emboîter le pas... Pour réapprendre à se déplacer, à regarder ailleurs.



Trop bête !

L'homme et sa nature

Les œuvres présentées dans cette exposition interrogent tour à tour la nature de l'homme et/ou sa relation à la nature. L'exclamation «Trop bête !» ouvre encore la question par sa polysémie : soit vers une réflexion sur la part d'animalité de l'homme, voire sur un excès d'animalité niché au cœur de sa nature propre, soit sur l'idiotie, la bêtise dont les humains font preuve par nature vis-à-vis de leur environnement débouchant sur notre ère anthropocène¹. L'ironie de l'interjection sonne enfin comme un constat désabusé et fataliste sur le processus en cours ; elle semble signifier «dommage, il est trop tard», comme s'il fallait faire le deuil des occasions manquées et construire un nouveau lien avec le vivant. Cette multiplicité de lectures est une ouverture qui permet aux huit artistes invités de proposer des œuvres singulières en rapport avec l'humain, le vivant, la mémoire, le temps, la mort. **Colin. G.** s'applique à une sorte d'austérité poético-scientifique avec un «dessin» réinventant des écosystèmes complexes et inconnus, alors que le travail peut aussi se diriger vers des mythologies plus personnelles sondant le vivant, l'organique, comme celles d'**Estelle Lacombe** qui représente ce corps qui nous échappe, ou celles de **Won Jy** questionnant le temps à travers des collections de reliques contemporaines. L'éducation qui impose ses usages et ses images, qu'elle soit familiale chez **Maurin Soloshow** ou scolaire pour **Isabelle Poussier** et ses créatures hybrides, renvoie à la mémoire de chacun et au devenir de cette éducation dans notre relation à l'autre et à la nature. **Pierrette Gaudiat** propose d'autres hybrides sondant poétiquement la nature animale de l'homme. Quant à **Julie-Anne Barbe**, elle nous emporte dans un monde onirique qui réactive les mythes et l'inconscient collectif, à travers une installation introspective.

Il faudra examiner la question des déchets contemporains, très présents dans la majorité des œuvres, en particulier dans celle de **David Gomez**, une sculpture anthropomorphe et sonore faite de rebuts. Ces derniers comme l'indique Dagognet «portent toujours sur eux une sorte de *tatouage*, dû au temps et au maniement : dans ces conditions, l'abandonné ou «désormais sans emploi» nous semble un incontestable témoignage²», témoignage qui convoque la mémoire, les mémoires. A regarder ces objets marqués par le temps, on se sent troublé par l'urgence écologique. Certaines œuvres résonnent aussi avec la remarque de Restany selon laquelle, après la faillite de l'art conceptuel des artistes ressuscitent l'objet par l'assemblage, l'installation ou la construction. L'auteur les nomme *Néo-objecteurs* ou *manipulateurs de la réalité*, expression empruntée à A. Tonelli³.

Les artistes réunis ici montrent chacun un univers profondément humain : l'homme et sa nature, sa relation à l'autre, l'altérité, ses liens avec l'animal ou le végétal. Ainsi, délaissant les vieux paradigmes concurrents de la nature sauvage à dompter, et de la nature paradisiaque à «retrouver», les plasticiens explorent les relations subtiles, complexes, parfois ambiguës que nos contemporains développent avec les animaux et les milieux naturels.

¹ Concept récent et véritable signal d'alarme, formulé par Paul Joseph Crutzen (prix Nobel de Chimie en 1995) selon lequel, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'homme modifie durablement la terre et son évolution géo-atmosphérique

² DAGOGNET, F. *Des détritits, des déchets, de l'Abject, une philosophie écologique*. Paris : Coll. «Les empêcheurs de penser en rond», 1997, p. 13.

³ *Mipulated reality» object and image in new french sculpture*. Frederick S. Wight Art Gallery University of California, Los Angeles, Feb.-March 1985. Le catalogue contient également un essai de Pierre Restany sur le Nouveau Réalisme, p. 130.

Colin G.

Vit et travaille à Nîmes

Pour l'exposition à Aubais le plasticien resitue l'homme dans le règne animal et le monde du vivant à une place humble et toute relative. Dans *Tristes trophiques*, il figure des rapports de prédation ou de dépendance alimentaire entre espèces animales et végétales. L'homme fait partie de ce système complexe voire compliqué, sans être ni au centre ni mis en exergue. L'idée est de rappeler en quoi l'humain appartient à un enchevêtrement agro-écosystémique dont sa survie dépend.

Quant aux petites sculptures de *Sweet sixteen*, elles sont inspirées d'embryons d'animaux différents. Parmi ceux-ci, l'espèce humaine au stade 16 de son développement selon la classification de Carnegie, est encore indifférenciable du poulet ou de la souris pour un observateur profane.

Sweet sixteen, 2018-2019 (détail). Paraffine et cire d'abeille.



Estelle Lacombe

Vit et travaille à Sussargues

La gravure et le dessin sont ses principaux médiums. Son processus créatif mêle observation et imaginaire pour créer des mondes parallèles, mondes rêvés mais familiers, ailleurs énigmatique éveillant les curiosités où la fantaisie rejoint le réel et mettant en scène le corps et la nature.

Éclorre, germer, donner naissance, faner, trouver un chemin pour renaître... autant de transformations organiques vécues par le corps féminin.

Avec le *Climatère*, du grec *kimaktér*, «échelle» moment critique de la vie (désigne la période de changement hormonal entourant la ménopause) Estelle Lacombe présente une installation - déambulation conçue comme un rite de passage, une reconnexion avec son jardin intérieur, celui qui pousse en chacun de nous mais aussi plus largement celui que nous devons préserver, contempler, ré-ensauvager, celui dont nous devons nous inspirer.

***Climatère*, 2019.** Installation. Dessins, gravures, photos, fleurs séchées, fleurs de cire, plantes, graines, vêtements, coquillages, matrices gravées, objets manufacturés. Dimensions variables.



David Gomez

Vit et travaille à Alès

David Gomez dit «Monsieur Viande», réalise des actions simples liées à des contraintes. Il joue avec des anomalies sonores tant sur un ordinateur qu'en fabriquant des instruments. Il expérimente les formes visuelles et musicales.

Sa proposition est une mise en scène issue d'une série d'actions : collecte de sacs plastiques, puis mise en «boudins» reliés par des morceaux de corde, le tout s'articulant avec une installation sonore. La forme exposée n'est qu'une étape de la vie de l'œuvre, tout comme est évolutive la matière plastique qui la compose.

Sans titre (détail), 2015-2019. Installation. Tissage, sacs plastiques et cordes. Dimension variable.



Isabelle Poussier

Vit et travaille à Nîmes

Sa pratique artistique s'appuie sur des objets chargés de mémoire(s), recomposés en assemblages ou installations pour chercher les affinités qui se tissent entre *l'humain, la machine et l'animal*.

Isabelle Poussier propose des collages montrant des créatures inconnues qui paradoxalement se construisent à partir d'une imagerie ancienne, celle de l'école primaire des années 60-70. Les pièces signalent à la fois la disparition tragique d'espèces, la découverte d'autres et le transhumanisme de notre époque, le tout sur le ton de l'humour et d'une certaine nostalgie. Malgré leur création récente, ces êtres ont d'un coup l'air vieillissant. Parés des fragments explicites de divers tableaux d'élocution, ils offrent à chacun l'occasion de retrouver sa propre mémoire d'enfant.

Léonard mécanique, 2019. Collage, 50 × 65 cm.



Julie-Anne Barbe

Vit et travaille à Alès

Dans sa pratique, Julie-Anne Barbe questionne la place de l'individu, particulièrement la femme, en confrontant l'intensité pulsionnelle et le regard imaginé de l'autre social.

Pour cette exposition, Julie-Anne Barbe propose une installation, hutte oraculaire dont sortent des serpents fabriqués à partir de matériaux divers. Cette construction est un appel à l'introspection, à accepter d'écouter dans le recueillement les éléments que l'on ne contrôle pas.

Prenant place sur des panneaux comme des avertissements, des affiches sur lesquelles sont imprimées l'empreinte de plans de cités ensevelies depuis des millénaires comme Göbekli Tepe ou Caral. Elles ont accueilli les premiers hommes désireux de bâtir une organisation avancée, un tissu social marqué par les efforts de chacun.

L'Ermite, 2019. Installation. Tissus, carton, papier. Matériaux divers.



Maurin SoloShow

Vit et travaille à Congénies

Dans sa nouvelle pratique de décroissance d'idéaux et de moyens, MSS retrouve la sensation de désarroi. L'artiste se permet une intériorité avec un moi aussi tâtonnant que tangible, s'appliquant à explorer sa mémoire et ses ressentis sans crainte de rencontrer le négatif, l'abîmé, sans chercher à se rassurer ni à rassurer les regardeurs.

La proposition de MSS prend la forme du buffet de bois inévitable des cuisines modestes et anciennes. Ce meuble rebus repeint (salement), aux portes et tiroirs fermés à clé comme peut l'être le *linge sale en famille*, sera le socle d'une mini-tragédie mettant en scène la mise à mort brutale d'un petit animal sur fond de céramiques décorées. La nature de l'homme a encore frappé dans ce geste banal de défense du garde-manger, un assassinat ordinaire, une victoire sur l'adversité.

Instant Karma (détail), 2019. Installation. Buffet, piège, taxidermie, céramique, peinture, bitume.



Pierrette Gaudiat

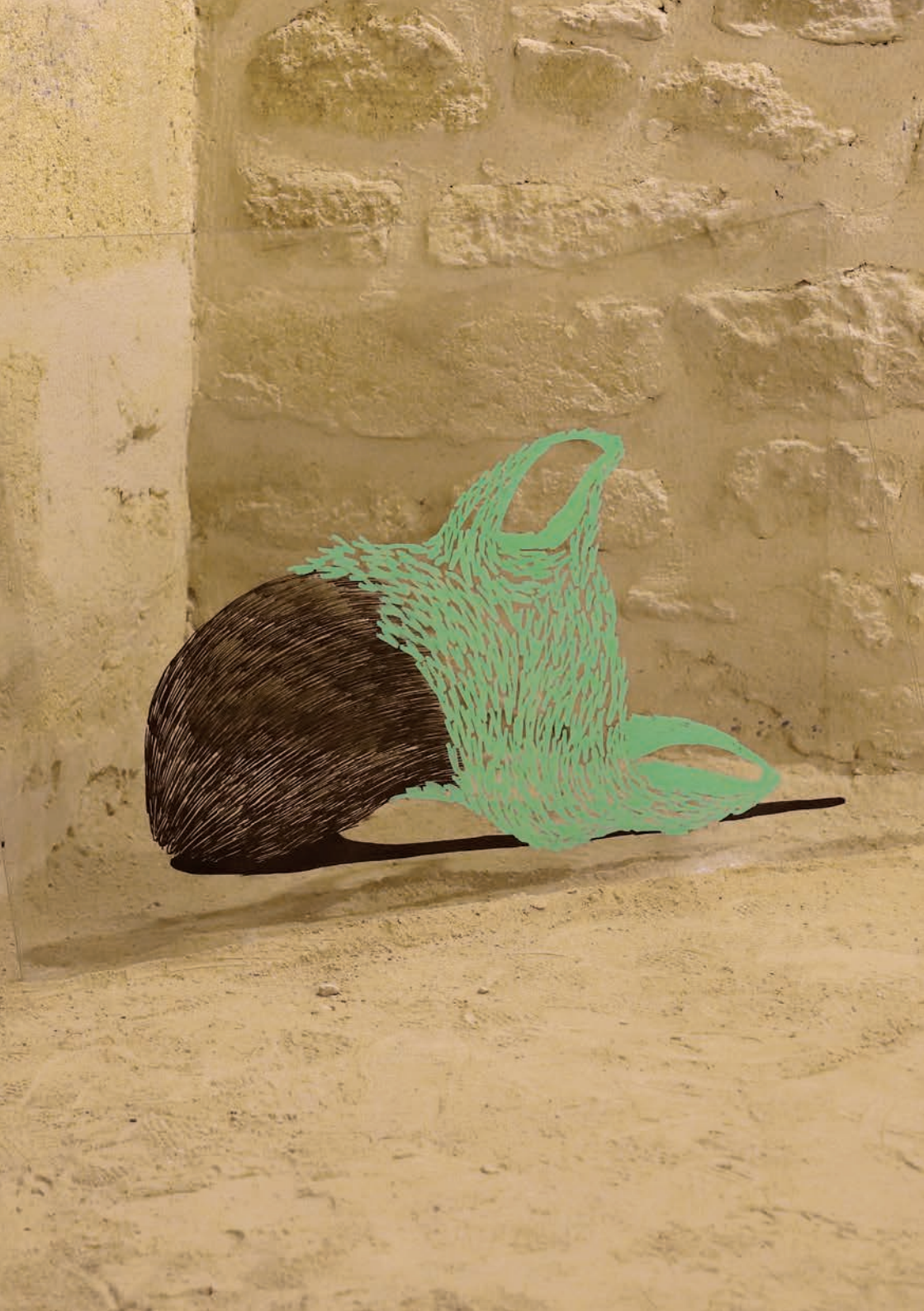
Vit et travaille à Nîmes

Il est souvent question d'altérité dans ses propositions.

Pierrette Gaudiat superpose au monde, des créatures hybrides. Silhouettes, dessins réalisés au feutre sur des supports transparents, mélangeant deux corps, par leur essence, étrangers l'un à l'autre ; l'un organique et l'autre manufacturé, à l'image des déchets qui recouvrent, masquent ou entravent des individus de la faune ou la flore.

Pour cette exposition, elle présente aussi trois bâches publicitaires sur lesquelles sont sérigraphiés des hybrides improbables ; homme-animal et homme-plante qui questionnent poétiquement la nature animale de l'homme.

Autre nature, 2019. Dessin. Feutre à l'eau sur verre, 70 × 100 cm.



Won Jy

Vit et travaille à Nîmes

Won Jy porte son regard sur des éléments ordinaires glanés dans le paysage urbain, tels que des emballages, des gravats, des pierres, des pigeons... Par sa pratique pluridisciplinaire, il réalise des installations et des interventions artistiques avec ces objets de façon directe ou indirecte, tout en cherchant une forme d'inventaires tautologiques qui questionnent principalement le temps, la dégradation, la mort, notre société de consommation comme son devenir.

Pour l'exposition au château d'Aubais, Won Jy présente une partie de sa collection de *Contenants transparents*. Ce projet est en cours depuis 2017. L'artiste a enterré individuellement dans chaque boîte en plastique des pigeons trouvés morts dans la rue. Bien que les boîtes n'aient jamais été réouvertes, une seconde vie éclot, grâce à l'interaction entre le terreau, le corps des pigeons et l'humidité ambiante.

Columbarium, 2017. Installation. Boîtes en plastique 35,5 × 26 × 14 cm, terreau universel et cadavres de pigeon.





activité physique régulière. www.mangerboug



Merci aux artistes,
à l'association les Artistes Nomades,



et à leurs partenaires.

